

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un rêve en moins

Julie Bouchard

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

Sur un plateau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32639ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2000). Un rêve en moins. *Liberté*, 42(1), 32–35.

JULIE BOUCHARD

UN RÊVE EN MOINS

Je n'aime pas les débuts. Et les longues explications destinées à faire durer les choses m'ont toujours ennuyée. Alors depuis des années, je suis célibataire. Mes nuits sont longues, mais je n'ai pas l'âme aux concessions. Ni le cul d'ailleurs. Alors c'est l'ennui. Bien sûr que c'est l'ennui. Pas une nuit ne passe sans que je rêve que l'on m'inonde. Pas un matin ne revient sans me retrouver asséchée, en rage de l'être restée. Et je n'ose retourner au lit qu'à l'heure où je ne tiens plus debout, le craignant comme autrefois je craignais les puisards sans couvercle. Mais le jour, je profite de ma chance. J'emprunte les chemins que je veux sans que personne me demande où je vais. Je flâne où je veux sans craindre les retards. Je mens comme je le veux sans que personne me rappelle mes mensonges précédents. Entre le jour et la nuit, je n'arrive pas à choisir. Ce qui manque à la nuit tombée apparaît étouffant le jour venu. Mais ce qui semble possible sous la lumière du jour disparaît toujours avec le soleil. Entre le jour et la nuit, je ne sais plus. Un possible se présente ? L'avoir rêvé me suffit ; voilà que je recule. En voilà deux ? Plus encore ? J'aime l'abondance, la diversité, la multitude. Mais je l'aime comme ça. Contrastée, grouillante, pleine de peut-être et de contraires. Elle a, pour moi, figure de liberté. Jamais je ne songerais à la ramener au singulier, qui n'est rien sauf arbitraire. On m'accuse d'ambivalence. Je réponds que je suis intègre et refuse les concessions. Que je ne cherche rien qui ne soit vrai, même si je ne crois

plus qu'aux mensonges. Que personne ne me détournera de ma voie, même si je ne sais pas où elle va. Que personne, jamais, ne m'imposera ce que je n'aime pas. Personne. Ma liberté d'abord.

Je ne sais pas quel visage j'aurai demain. Triste ou gai, selon le temps du jour. C'est comme ça aujourd'hui. Tout passe et rien ne s'arrête. Comme le vent. Comme le travail. J'aimerais bien travailler. Mais je me vois mal avec un emploi. Je sais pourtant, je suis même persuadée qu'il faut travailler. Pour ma santé, pour celle de mon proprio. Et même pour celle de mon gouvernement. En tout cas, on m'y enjoint. Depuis que je suis toute petite, on me susurre à l'oreille qu'un jour moi aussi j'aurai la chance de travailler du matin jusqu'au soir dans un bureau climatisé. On me fait rêver en me parlant de petites mallettes de cuir noires, peut-être même griffées. Longtemps, je me suis plu à imaginer aller dîner avec mes collègues au resto du coin, prenant soin de ne pas écorcher mes bas sur la banquette. J'en ai rêvé comme j' imagine aujourd'hui avec difficulté ces deux semaines en Floride qui, normalement, devraient venir aussi sûrement que ma déchéance. Le problème, c'est que je n'y crois pas. Je n'y crois même pas du tout. Devant celui qui arrive avec une proposition qui, en d'autres temps, aurait fait hurler de joie, j'ai toujours envie de fuir comme devant celui qui promet de m'aimer follement. Moi et seulement moi. Je n'aime ni les fous ni les cons et il n'y a plus qu'eux aujourd'hui pour croire à ce qu'ils disent.

Un type m'offre la Lune. Le ciel et ses étoiles. Et il attend que je lui décoche un sourire. Mais j'en ai rien à foutre de la Lune. Le ciel, tout le monde sait que ça n'existe pas. Et des étoiles, j'en ai déjà assez vu comme ça. J'écoute, bien sûr, du moins j'essaie, mais en même temps je ne peux m'empêcher de scruter le drôle. Car il est drôle le gaillard. Je me demande d'où il sort. Il me rappelle mon père, qui pointait les nuages en me disant que moi

aussi, un jour, je saurais en faire des pareils. Le pauvre. Je me demande s'ils sont encore nombreux à nous guetter comme ça et à croire qu'on peut flotter sur terre comme dans l'eau. C'est peut-être ça, avoir la foi. Moi, ça me donne plutôt le cafard. Je me dis qu'il y a quelque chose qu'on ne m'a pas dit. Qu'on m'a caché. Et volontairement, en plus. Les vaches. Mais on voudrait quand même que je fasse confiance. On s'étonne quand je lève les sourcils. Et on rit de ma colère. Bon. Bien. O.K. J'avance, mais ne me suivez pas. Je trace un chemin, mais ne m'y rejoignez pas. Et moi aussi, comme vous, je bâtis, mais selon mes propres règles. La première étant que je ne consacrerai pas ma vie à un truc avec lequel je n'ai rien à voir. Et surtout pas à quelqu'un qui me lâchera s'il en trouve une de plus dupe que moi. Mais bien sûr, rien ne m'oblige. Qui suit les règles aujourd'hui ? Même moi, qui les réinvente chaque jour, je n'y arrive pas.

Free like a bird. C'est la première phrase que j'ai chantée. Que j'ai hurlée à la tête de ceux qui prenaient des airs de vaches mortes quand je leur parlais de liberté et d'éternité. Et que je chante encore chaque fois que je me prends à chercher un boulot. Jusqu'au moment de l'entrevue, tout va bien. J'y crois. C'est quand d'autres que moi se mettent à y croire aussi que tout se gâte. J'arrive toujours à l'entrevue avec la rage au cœur et la certitude qu'on va me voler. J'aimerais tant, à ce moment, être un cul de bouteille. Ils n'ont pas, eux, à travailler pour vivre. J'essaie quand même de tenir bon, même si je dois en crever. Il faut bien travailler. Je fais semblant de comprendre ce qu'on me dit. De saisir les clins d'œil. Et même de savoir où je vais. Mais je flanche rapidement. Plus je parle, plus on me répond, plus je vois le mou donner un sens à ma vie, plus je me sens glisser vers leur entreprise de merde et plus je grimace, plus je m'agite comme une dingue qui se sait enchaînée. Alors je crache le paquet. Et comme à de véritables amis, je ne cache plus rien : mes viols successifs,

mes congédiements à répétition, mes conflits larvés avec les autres... Je dis tout. Jusqu'à ce qu'enfin ils me lâchent. « On vous rappellera. » C'est quand même la phrase que je préfère. La seule qui ne me laisse aucun espoir.

Peut-être qu'un jour je déménagerai sur le Plateau. Que j'irai me mettre en plein milieu. On y a l'air tellement heureux. Je ne sais pas. Je ne sais plus. C'est fou comme on peut se sentir seule avec sa liberté. Pourtant, il n'y a plus qu'elle sur qui compter. Je me dis que je suis peut-être arrivée un brin trop tard. Le monde était déjà plein. Il a craqué. J'essaie de rassembler les morceaux. Mais je n'ai pas le modèle original, qui a foutu le camp je ne sais où. J'agence. Et désagence tout le temps. Peut-être qu'un jour je trouverai comment ça marche. Mais peut-être aussi que j'arriverai à en sortir quelque chose de jamais vu. Du neuf. Du complètement neuf. Du jamais vu jusqu'ici. Plus de traces des tontons amoureux de leurs nièces. Plus de blindés. Et puis plus rien de trop grand, de trop riche, de trop pauvre et de trop petit. Un monde neuf. À ma mesure et où je pourrai m'allonger sans qu'on me marche dessus. Je le sais, c'est fou, mais je rêve encore.